

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1929

Discours prononcé par M. Pierre HALLYNCK, Professeur d'Histoire

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,
Chers Amis,

Parmi les visages radieux et impatients qui s'offrent à mes regards, j'en discerne quelques-uns qu'ombre une nuance de scepticisme et même d'amertume ; au milieu de cette rieuse assistance, de cette exubérante jeunesse toute à la joie d'entendre sonner l'heure des vacances depuis longtemps attendues, de graves physionomies m'attirent et m'interrogent ; ce sont celles des élèves qui assistent pour la dernière fois à cette cérémonie et qui vont quitter à jamais notre maison. Mes amis, je devine votre état d'âme et je pressens vos questions.

A peine commencez-vous à goûter la satisfaction de vos récents succès qu'un trouble indéfinissable vous envahit. Sans doute vous êtes heureux d'avoir triomphé des embûches toujours redoutables des examens, d'abandonner le lycée où vous croyez avoir souffert et d'arriver au seuil de la vie libre dont le mystérieux inconnu vous séduit. Pourtant, avec une force irrésistible, le passé vous souvient et vous éprouvez une étrange sensation où se mêlent confusément la gaîté et la tristesse. Vous vous prenez à regretter vos camarades qui bientôt vous deviendront pour la plupart indifférents, vos maîtres aussi, dont certains conserveront peut-être une place dans vos mémoires d'hommes, l'étroite solidarité dont vous apprécierez mieux plus tard le puissant réconfort ; vous voyez surtout votre enfance révolue et, avec elle, disparaître des plaisirs dont vous craignez de ne plus retrouver le charme savoureux.

Mais votre âge n'aime guère s'appesantir sur des sentiments pénibles et, avant de vous livrer à une méditation qui vous apparaît déprimante et sans objet, vous secouez la tête et, confiants, les yeux audacieux et téméraires, vous contemplez l'avenir. Ce passé est mort ; vous ne voulez pas le pleurer, vous entendez l'oublier et, pour mieux y parvenir, vous allez le maudire. Arrière les souvenirs tendres et émus ! Pourquoi vous lamenter sur le vieux « bahut » ? N'était-il pas, en somme, une prison rébarbative avec ses fenêtres grillagées et ses arbres décharnés ? Pourquoi verser une larme d'adieu sur les professeurs qui, sept années durant, vous ont astreints à de fastidieuses besognes dont eux seuls semblaient goûter l'intérêt ? Vous songez aux piles de livres lus et relus dans les mornes études ou dans votre chambre alors que la vie entraît à pleins souffles par la fenêtre et vous narguait, d'autant plus attirante qu'elle vous restait interdite ; quelles souffrances n'avez-vous pas endurées, à quels artifices ne vous a-t-il pas fallu recourir pour résister à cette sirène ! Vous revoyez aussi vos cahiers dont les innombrables lignes témoignent par leur allure saccadée de votre fatigue, de votre révolte ou de votre résignation.

Votre ressentiment s'atténue toutefois à la réflexion. Ces travaux rébarbatifs, vous les considérez comme terminés à jamais et peut-être, après tout, vous ont-ils permis d'acquérir les notions indispensables à l'homme. Que ne vous imaginez-vous pas avoir appris au lycée ! Vous vous remémorez avec orgueil les vastes programmes de vos classes : le latin, le grec, les langues vivantes, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, les mathématiques, la physique, la chimie, et tout comme les fameux sages de l'antiquité, vous avez fait votre philosophie. Loin d'être effrayés à présent de l'immensité des efforts que vous avez fournis, vous êtes fiers d'avoir reçu un enseignement aussi complet et vous vous laissez aller au sentiment de votre supériorité. Vous vous croyez prêtes à employer tout de suite votre science et votre énergie et à jouer brillamment votre rôle dans le monde. Rien ne semble interdit à vos ambitions et vous considérez sans doute que la science d'un homme se mesure à la qualité du parchemin qu'il a su conquérir ; vous pensez tout savoir !

Mais quelles terribles désillusions vous réserve demain ! Et tout d'abord dans le domaine pratique ! Quand vous tenterez d'utiliser vos connaissances sur ce terrain, vous vous révélez souvent inférieurs à des professionnels d'une instruction générale pourtant fort rudimentaire. S'agira-t-il de lire couramment un journal en langue étrangère, vous ne pourrez guère vous passer du secours d'un dictionnaire alors qu'un voyageur de commerce, qui n'a pas fourni votre labeur, traduira avec aisance. Vous faudra-t-il mentionner sur une adresse le département où sera située la localité de votre correspondant, vous serez obligés de consulter une nomenclature, quand un modeste employé des Postes vous étonnera par la facilité avec laquelle il récitera ses préfectures et sous-préfectures. Mis en présence d'une machine dont vous aurez fort bien compris la théorie, vous vous escrimerez en vain pour la mettre en mouvement et un « mécano », parfois illettré, non seulement la dirigera, mais encore la réparera.

Bien que déjà déprimantes, vos impressions seront encore faibles, comparées à celles que vous éprouverez à l'heure où vous voudrez vous consacrer à l'étude approfondie d'une science. Arrêtez-vous, dès aujourd'hui, à la devanture d'une grande librairie et examinez les titres des volumes en étalage ; vous reculerez d'effroi devant la diversité et le mystère des titres qui s'offriront à vos yeux. En philosophie, comme en littérature, comme en physique, comme en histoire, vous découvrirez des immensités totalement inconnues et même insoupçonnées. Le nom seul, souvent rébarbatif d'ailleurs, de certaines parties de la science, vous est complètement étranger ! Et vous ne concevez pas comment un savant a pu consacrer dix épais volumes à des questions sur lesquelles vous seriez bien en peine d'écrire dix courtes lignes.

Vous, brillants élèves et lauréats applaudis, vous devinez déjà le néant de votre savoir. Que sera-ce donc le jour où vous irez vous asseoir sur les bancs des Facultés ou des grandes Ecoles ? Dès les premières minutes de contact avec les maîtres de la science, comme vous vous sentirez petits, que dis-je, inexistantes, presque honteux de vous trouver en leur présence ; vous serez même totalement découragés. Vous aurez désormais la conviction que vous êtes absolument ignorants et que vous avez tout à apprendre.

Qu'avez-vous donc fait au lycée ? Vous y aurait-on indignement trompés et n'y auriez-vous pas sacrifié en pure perte sept belles années de votre jeunesse ? Ah que vous les regrettez

amèrement maintenant et quelle rancune vous vouez à vos professeurs dont l'impéritie vous a conduits à d'aussi piètres résultats !

Mes amis, ne nous accablez pas ainsi ; nous connaissons votre faiblesse et nous n'en ressentons ni inquiétude pour votre avenir ni honte pour notre réputation d'éducateurs. Plus vous avancerez d'ailleurs dans l'existence, plus vous prendrez conscience de la minime étendue de votre science, et, si poussées que soient vos études ultérieures, vous ressentirez toujours le même trouble. Le savoir vous apparaîtra comme un mirage impossible à atteindre, reculant à mesure que vous en approchez. Vous devrez toujours davantage apprendre, découvrir et combler les lacunes de votre instruction indéfiniment perfectible ; l'étude est la condition inéluctable du progrès. Le vrai savant est modeste car il a la pleine notion de son ignorance. Renan a écrit : « On ne sait quelque chose que du jour où l'on s'aperçoit que l'on ne sait rien. » Un très vieil élève de l'Ecole polytechnique me racontait souvent avoir entendu un professeur éminent de cette maison terminer son cours par ces mots : « Messieurs, vous avez beaucoup travaillé pour entrer à Polytechnique, vous avez beaucoup travaillé dans cette école. Eh bien ! mettez-vous en tête que vous ne savez rien, que nous n'avons pas la prétention de vous avoir appris grand 'chose. Notre seul but a été de vous rendre à même de travailler. C'est seulement maintenant que vous commencerez à apprendre. » Bien que déjà anciennes et adressées à des auditeurs d'âge plus avancé que le vôtre, ces paroles conservent pour vous toute leur vigoureuse signification.

Evidemment, mes amis – pardonnez-moi de jeter cette eau glacée sur votre enthousiasme juvénile – vous non plus, vous ne savez rien ou à peu près ; mais ne vous en désolerez pas. Vous n'êtes pas entrés au lycée pour apprendre une somme de connaissances jugées nécessaires et suffisantes pour votre vie, mais afin de vous préparer aux études plus complètes auxquelles vous appelleront ultérieurement les circonstances ou une vocation.

Les études secondaires ont un but absolument désintéressé et ne visent pas à une formation rapide, superficielle et pratique de l'homme. Nous, vos maîtres, nous avons conscience du grave danger que nous vous ferions courir en imposant les notions les plus diverses et les plus ardues à vos esprits en pleine croissance et encore dépourvus de personnalité ; ces connaissances s'implanteraient en eux avec une force tyrannique et exclusive et s'y imprimeraient souvent pour la vie ; elles leur donneraient la lamentable illusion d'un savoir suffisant ou, si elles venaient plus tard à s'effacer, les laisseraient désemparés et voués à toutes les influences heureuses ou néfastes. Agir ainsi avec vous, mes amis, ce serait de notre part du despotisme intellectuel, ce serait vous asservir à une pensée étrangère et dominatrice, tuer en vous le libre examen, en un mot vous tromper. Notre mission n'est pas de couler vos intelligences encore très malléables dans un moule uniforme, de les modeler suivant un canon rigoureux et immuable pour les caser ensuite, à une place désignée, dans une collectivité amorphe et atone.

Nous ne redoutons pas de rencontrer l'originalité ni la diversité ; nous les recherchons au contraire et nous souffrons si elles tardent à se manifester en vous. Nous ne devons pas être pour nos élèves des maîtres rigoureux, au sens étroit du mot, mais des conseillers ou plutôt des guides. Nous respectons scrupuleusement votre personnalité, et notre rôle est de la dégager, de vous en donner la conscience et la fierté, de la nourrir avec prudence pour la fortifier et non pour l'étouffer.

Aussi nous osons aujourd'hui vous regarder en face, nous qui ne vous avons rien appris, nous que vous pourriez rendre responsables de votre ignorance. Nous n'avions pas à vous muer en encyclopédies vivantes, à vous apprendre réellement et complètement les langues vivantes ni l'histoire ni les mathématiques ni aucune des disciplines figurant au programme d'études ; nous n'avions que le désir de vous rendre aptes à affronter de nouvelles épreuves ; nous voulions former des personnalités fortement individuelles et non pas des unités interchangeables.

Nous ne sommes pas contents d'ailleurs de nous adresser à votre esprit ; nous avons cherché également à émouvoir en vous les qualités du cœur et à les harmoniser avec celles de l'intelligence. Notre ambition suprême était de vous permettre de prendre place un jour dans l'élite des hommes distingués par la pensée et par le sentiment, des esprits pénétrants et des cœurs généreux, des chefs.

Dans ce dessein nous vous avons astreints à un ensemble d'exercices variés dont nous n'attendions certes aucune utilité immédiate et sur la portée pratique desquels nous ne nous faisons pas d'illusions. Vous ne pouvez pas demander davantage aux diverses tâches accomplies au lycée que vous n'exigez des exercices physiques. Qui donc, hormis les professionnels, reproduit parfaitement les mouvements démontrés dans les séances de gymnastique ? Personne ne songe à s'étonner qu'un homme ait vite perdu l'habitude de la barre fixe ou de la corde à nœuds, prouesses où il excellait cependant dans sa jeunesse. De même que l'éducation physique ne cherche qu'à entretenir la souplesse et à accroître la force de vos corps, à en corriger les défauts et à en harmoniser les lignes, à les rendre capables de tirer parti de leur nourriture, de même l'enseignement secondaire n'aspire qu'à dégrossir les esprits et à former vos caractères ; il serait par la suite peu loyal et absolument illogique de témoigner à son endroit d'une sévérité exclusive. Avez-vous, en effet, à traduire couramment plus tard des auteurs latins ou à résoudre des problèmes de mathématiques ?

Examinons rapidement quelle influence ont pu exercer sur votre éducation les principales disciplines du lycée ; vous verrez qu'elles ont toutes collaboré à l'éclosion de votre intelligence et à l'épanouissement de votre cœur.

La composition française vous a accoutumés à interroger votre esprit, à tirer votre cerveau de la passivité et de la torpeur naturelles chez l'enfant, pour y puiser des idées ; ces idées, elle vous a obligés à les coordonner suivant un plan clair et raisonné, lié au développement de votre argumentation. Qu'importe dès lors le thème du devoir ! Que vous ayez disserté sur une œuvre littéraire ou sur un fait historique, que vous vous soyez largement aidés des données de vos professeurs ou de vos livres, vous serez à même de vous affranchir ensuite de toute dépendance et d'exprimer avec aisance vos opinions strictement personnelles.

La version, latine ou grecque, vous a amenés à rechercher la pensée d'un auteur dissimulée derrière le double secret d'une langue et d'une civilisation disparues ; en plus des fructueux efforts d'assouplissement qu'elle exigeait, elle vous a démontré la diversité des opinions et la valeur des vigoureuses personnalités. N'était-ce pas une forte leçon d'individualisme et un rude stimulant que de sauter de Cicéron à Tacite, ou d'Homère à Plutarque ? Et puis ne receviez-vous pas aussi de cet exercice une invitation à la modestie ? Vous êtes désormais à

même de constater que nos ancêtres avaient, tout comme nous, la préoccupation du beau, de la perfection physique et morale, et que le passé, si lointain soit-il, mérite mieux qu'une pitié attendrie, sinon l'oubli total auquel certains esprits forts voudraient vous convier.

Quant à l'enseignement des langues vivantes, il constituait le complément indispensable de l'œuvre commencée par le latin et par le grec. Il vous offrait un tableau plus net encore de la multiplicité des aspects de la pensée humaine ; quoi qu'en disent des utopistes aveugles, la nationalité n'est pas une forme surannée résultant d'évènements historiques périmés et artificiellement revivifiés par des ambitions collectives ou individuelles ; elle exprime au contraire toutes les nuances des réactions complexes déterminées dans l'âme humaine par les différents milieux naturels. Ceux d'entre vous qui ont étudié en même temps les littératures septentrionales et méridionales sentent quelles profondes oppositions existent entre elles ; l'habitant du Nord emprunte aux bas horizons, aux ciels gris traînant sur le sol une mentalité plutôt mélancolique et portée vers l'amour du vague et de l'infini ; le riverain de la Méditerranée, habitué à l'éclat du soleil et à la netteté des paysages, au climat enchanteur, vous apparaît, par contre, épris de précision, gai et enjoué. Il est difficile de trouver une preuve plus évidente de l'affinité de la pensée avec le sol sur lequel elle écloit et de l'impossibilité de la déraciner sans la vouer à l'anéantissement. Les voyages ne seraient pas si appréciés des esprits raffinés s'ils ne leur offraient la distraction et la richesse de leurs découvertes ; le touriste délicat ne parcourt pas un pays à la remorque d'un guide et n'admire pas un site sur commande ; il s'imprègne de l'air et du milieu ambiants avant de contempler les œuvres qu'ils ont inspirées.

L'histoire a encore renforcé en vous ces convictions en affirmant la vitalité de ces nationalités et en découvrant les profondes racines qu'enfoncent dans les siècles les plus reculés le monde dans lequel nous vivons.

Si vous envisagez les disciplines scientifiques, vous y rencontrez des méthodes aussi profitables à l'éclosion de votre intelligence. L'histoire naturelle, la physique vous ont entraînés à l'observation attentive et réfléchie, à l'analyse minutieuse et patiente ; les mathématiques vous ont placés face à vous-mêmes et vous ont soumis à la plus fortifiante épreuve par la tension considérable et par la rigueur du raisonnement qu'elles exigeaient. La philosophie enfin, au terme de vos études, a opéré la liaison entre tous ces enseignements que vous étiez tentés de considérer isolément ; elle vous a fait effectuer, sous sa direction, une vaste synthèse au cours de laquelle votre caractère a pris sa forme définitive.

Ces mêmes exercices dont nous venons de souligner l'action sur l'éducation de votre intelligence n'ont pas eu une moins grande importance pour l'affinement de vos qualités morales.

Par la fréquentation continue des auteurs français ou étrangers, vous avez pu sentir s'émouvoir en vous les fibres intimes de la vie intérieure ; guidés d'abord par les sentiments de ceux que vous lisiez, vous avez fait ensuite la découverte de votre moi qui vous est apparu dans toute sa richesse et vous avez été toujours davantage sollicités de l'éprouver sous ses formes les plus variées. Là encore, vos professeurs n'ont cherché qu'à vous mettre en possession de votre personnalité morale et, s'ils ont donné des conseils, ils ne furent conduits que par le souci de la préserver de toute souillure pendant sa croissance et de lui conserver sa

vigueur. Nous ne vous avons proposé les textes étudiés en classe que comme des points de départ pour vos méditations et non comme des fins ; nous ne prétendons pas plus vous imposer une manière de sentir, qu'une façon de penser. Peut-être serez-vous peu capables de réciter une poésie sans en omettre un mot ! Mais cette poésie, nous voulons qu'elle agisse sur vos sensibilités comme le ferait un morceau de musique, qu'elle vous entraîne à sa suite vers les hautes sphères où se complaît l'imagination des grands idéalistes et que, par elle, vous communiiez avec l'éternelle beauté. Que vos nerfs, au besoin, s'associent à votre émotion et ne craignez pas de verser quelques larmes ou d'exprimer votre joie si vous avez le rare privilège d'associer votre être physique aux manifestations de votre existence spirituelle.

Vous avez pu aussi trouver dans l'histoire d'incomparables richesses humaines. Cette discipline vous a donné la compréhension de la reconnaissance à l'endroit des ancêtres, de l'amour de la Patrie dont elle perpétue, vibrantes encore et toujours, les joies et les deuils, de la tolérance pratiquée par toute âme supérieure vis-à-vis de ceux qu'égare une utopie, si peu défendable serait-elle. L'histoire ne saurait être un instrument de routine et de réaction comme se l'imaginent volontiers quelques esprits inquiets ; bien comprise et loyalement enseignée, elle est indispensable au progrès général car elle contribue à ancrer dans vos cœurs le sentiment de la solidarité humaine.

Peut-être refuserez-vous quelque influence morale aux programmes scientifiques ? Ceux-ci, tout en semblant exercer une action moins évidente, jouent cependant leur rôle. Quand vous résolviez un problème, vous éprouviez une satisfaction légitime qui, fréquemment renouvelée, a développé en vous l'amour de l'entreprise, vous a rendus audacieux, et désireux d'affronter des difficultés toujours plus redoutables ; la science n'avance point par les timides. Quant aux études d'histoire naturelle, de physique et de chimie, est-il interdit de penser que le souci d'améliorer le sort et le bien-être de l'humanité est une préoccupation essentielle chez ceux qui s'y adonnent ? L'exemple de Pascal dont l'existence entière a été consacrée aux recherches désintéressées, sans aucun répit, nous fournit une émouvante réponse.

Oseriez-vous encore affirmer que vous avez perdu votre jeunesse en fréquentant le lycée ? Ne vous sentez-vous pas, au contraire, en pleine maîtrise de vos ressources intellectuelles et morales, riches d'une sève généreuse et féconde ?

Il importe pourtant que vous ayez la juste notion de votre valeur actuelle. Vous n'êtes pas – et ne serez jamais d'ailleurs complètement – affranchis de la nécessité du labeur soutenu, de l'étude acharnée et volontaire ; vous avez devant vous de très longues années de rudes efforts. Mais nous espérons vous avoir donné les moyens de les affronter avec confiance ; vous possédez à présent le goût et la méthode du travail, vous tenez en vos mains, devenues expertes, l'instrument dont vous allez vous servir pour échafauder votre avenir.

D'esprit pénétrant, préoccupés d'idées claires, prévenus contre toute servilité mais originaux avec mesure, vous serez à même de mieux comprendre et de vous initier aux sciences qui, abordées plus tôt et sans cette préparation indirecte mais minutieuse qui fait tout le prix de l'enseignement secondaire, vous fussent toujours demeurées interdites. Vous aurez horreur des formules toutes faites qui tiennent lieu de savoir aux malheureux subjugués par leur éclat magique, de ces grands mots sonores à l'usage des petits esprits, de ces procédés d'intimidation aussi répréhensibles que ceux des sorciers d'antan. Vous conserverez, de votre

passage au lycée, le désir de ne rien négliger de la production humaine, et vous vous intéresserez à d'autres travaux qu'à ceux de votre spécialité ; appréciant la fragilité de vos connaissances, vous ne tiendrez pas pour définitives celles que vous aurez acquises au cours de vos études et vous aurez la volonté de les réviser et de les compléter. Vivez sans œillères, demeurez en contact intime avec le monde intellectuel et ne vous confinez pas dans un ordre exclusif de travaux. Pasteur se délassait par la lecture de mémoires historiques. Voltaire faisait des expériences de physique. Conservez donc une ardente curiosité d'esprit qui aura le double avantage d'entretenir vos facultés et de profiter à votre profession elle-même.

Hommes de cœur, vous serez capables de nobles élans parce que vous aurez senti et compris les obligations auxquelles on ne se soustrait pas ; vous n'aurez pas appris la morale, mais vous l'aurez découverte et aimée. Le devoir ne sera jamais pour vous l'obéissance craintive à un commandement redouté contre lequel un homme se révolte tôt ou tard, ouvertement ou non ; il sera l'accomplissement d'un impérieux besoin intérieur et vous n'éprouverez de peine que si vous ne pouvez pas le satisfaire.

Et maintenant, mes amis, sans doute comprenez-vous ce que fût notre rôle au cours des sept années que nous avons vécues côte à côte. Nous avons été des laboureurs modestes et ignorés, défrichant le sol qui nous était confié, le retournant consciencieusement pour en mettre eu jour et en mêler tous les bons éléments ; nous avons creusé les sillons, la tête penchée, attentifs à rejeter les pierres infertiles hors du champ sacré. Là s'arrêtait notre mission ; aujourd'hui nous l'avons remplie et, avant de retourner à d'autres terres, nous contemplons avec fierté et confiance ce sol dénudé encore mais riche de tous les espoirs. Demain, avec d'autres guides, vous pourrez répandre à pleines poignées les germes des splendides récoltes ; quand doront les épis, à l'heure de la moisson, accordez un souvenir, mes amis, à ceux qui éveillèrent vos intelligences, firent vibrer vos cœurs et vous quittent aujourd'hui en vous disant : « La besogne n'est jamais achevée ; travaillez ! »

Pierre HALLYNCK

()

Agrégé d'histoire-géographie (1922)

Professeur à Buffon (de 1928-1929 à 1940-1941)